

L'AUTEL de SAINT SÉBASTIEN de la CATHÉDRALE d'AMIENS

par Bernard PERDU

L'autel de Saint Sébastien de la Cathédrale d'Amiens est pour nous, Amiénois et Picards d'une vision si habituelle que nous pensons bien le connaître comme un ami familier. Et pourtant sa riche histoire évoque tout un long passé d'Amiens, si souvent en danger avec les épidémies de peste successives, l'invasion des hordes étrangères, les brigands etc. Notons que certaines de ces calamités ont nécessité, durant tout le Moyen Age, une garde locale importante, en particulier d'arquebusiers.

C'est pourquoi, à l'occasion de la découverte d'un petit livret concernant cet autel, livret d'Edmond SOYEZ, érudit de la fin du XIXe siècle et membre éminent de la Société des Antiquaires de Picardie, il m'a paru intéressant d'en résumer l'essentiel pour les Amis de la Cathédrale d'Amiens.

Certes cet autel a été décrit dans l'excellente Monographie de Georges DURAND, sur la cathédrale d'Amiens, au début du XXe siècle, donc peu après le livret de Soyez que Durand évoque d'ailleurs au cours de sa description.

C'est donc à travers ces deux lectures éminentes que l'on peut évoquer l'histoire de cet autel et mieux comprendre ainsi tous les éléments qui le composent.

Tout d'abord situons cet autel. Il est adossé sur le pilier Nord du Choeur de la Croisée du Transept. C'est donc bien un autel et non une "Chapelle" qui est le terme impropre employé souvent. Par ailleurs il a son pendant, symétrique sur le pilier Sud du Choeur, qui lui est très proche car les deux autels sont l'œuvre de Blasset, notre grand sculpteur du XVIIe siècle. Nous en reparlerons

Revenons quelques siècles plus tôt, au XIVe siècle, à l'époque où la Cathédrale se terminait et où déjà la peinture existait, comme peut le faire supposer l'appellation de ces deux piliers de la croisée : VERT pour le pilier Nord

et ROUGE pour le pilier Sud. Cette coloration est confirmée par Durand qui l'a constatée sur le pilier Vert, il y a un siècle.

Or, par une charte, bien datée du 3 avril 1339, nous apprenons que l'évêque d'Amiens, Jean de Cherchemont avait fondé une "chapellenie" (bénéfice et dignité d'un chapelain) dans la chapelle de son domaine de Pernois. Mais, quelques années après (avant 1346) il dédoubla cette chapellenie en deux : l'une pour rester à Pernois et l'autre pour l'autel qu'il avait édifié en l'honneur de Dieu, des saints Firmin et Sébastien, martyrs, et de saint Yves, confesseur (probablement parce que saint Yves le breton, patron des hommes de loi, avait été canonisé peu de temps avant, en 1303).

Quelques années plus tard (environ 1372), la chapelle de Pernois fut transférée "en la chapelle du pilier vert" de la cathédrale. L'autel fut donc bien fondé par Jean de Cherchemont. Notons que l'autel du pilier rouge avait été édifié quarante ans plus tôt (1334).

C'est à la suite de diverses circonstances que le vocable de Saint Sébastien fut pratiquement attribué à l'autel du pilier vert. Pour le comprendre, il est nécessaire de se remémorer la vie de Saint Sébastien et son rayonnement au Moyen Age. Certains écrits qui font référence comme la "Légende dorée" ou, mieux encore, le "Fabiola ou l'Eglise des Catacombes" du cardinal Wiseman plaçaient saint Sébastien au premier rang des martyrs.

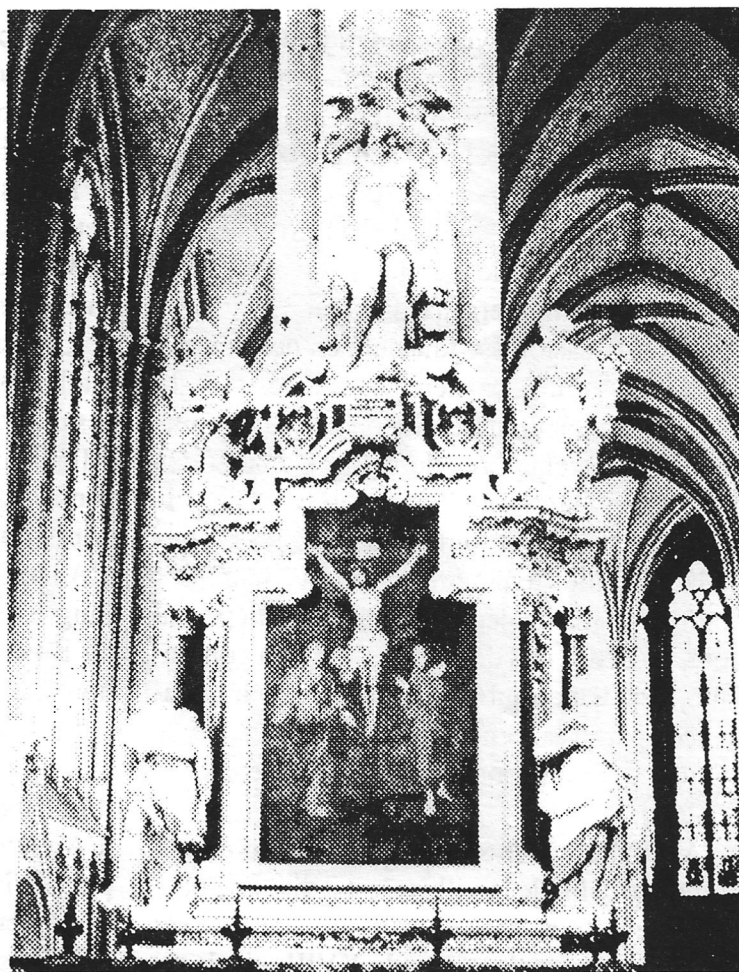
On peut connaître ainsi les étapes de sa vie : Né à Narbonne vers l'an 250, il vécut à Milan, ville d'où sa mère était originaire. Il vint à Rome en 283 pour servir dans l'armée romaine. En 285, jouissant de la confiance de Dioclétien devenu empereur, il commanda la première cohorte prétorienne. Comme il professait en secret la religion chrétienne, il a pu rendre de nombreux services à ses frères chrétiens, au point que le Pape l'appelait le "Défenseur de l'Eglise".

Dioclétien, instruit de ces faits, lui donna le choix entre la mort et l'apostasie. Acceptant avec joie de mourir pour le Christ il fut attaché à un arbre et percé de flèches par des archers mauritaniens de la garde de l'empereur. Laissé pour mort, une pieuse femme nommée Irène voulut lui donner une sépulture. Mais Sébastien vivait encore et fut rapidement guéri. Il se présenta alors sur le passage de Dioclétien et lui reprocha énergiquement son impiété. L'empereur, stupéfait de le revoir, le fit battre de verges jusqu'à son dernier soupir, en 288

Lucine, matrone romaine en fut avertie lors d'une vision, par Sébastien lui-même qui lui indiqua l'endroit de sa dépouille. Celle-ci fut déposée dans un cimetière qui devait devenir la catacombe de Saint-Calixte. Or, quatre siècles plus tard, en 680, une contagion désola Rome et cessa dès qu'un autel fut élevé en l'honneur de saint Sébastien.

Son culte se répandit ainsi dans nos régions et en 825, au cours d'un voyage à Rome, Hilduin, abbé de Saint Médard de Soissons, obtint du pape Eugène II une partie du corps de saint Sébastien qu'il confia à l'évêque de Soissons. Ainsi fut fondée la première confrérie de saint Sébastien ; et beaucoup d'autres compagnies analogues se formèrent sur son modèle. La confrérie de Soissons avait surtout la mission de garder les reliques du saint dans l'église de saint Médard où les pèlerins affluaient en grand nombre à l'époque de sa fête célébrée le 20 janvier. L'abbé du monastère devint même le grand maître des Archers de France. L'un de ses abbés, Arnault de Pomponne renouvela en 1733 les statuts et règlements de toutes les compagnies de l'Arc et des confréries de saint Sébastien.

Quelques années après l'arrivée des reliques



à Soissons, la Picardie fut ravagée par une peste terrible. De nombreux pèlerins vinrent déposer des offrandes sur la châsse.

Ainsi plusieurs corporations se placèrent sous le patronage de saint Sébastien, en particulier les Archers et Arquebusiers du fait du premier supplice qu'il avait enduré, mais il fut également le patron de nombreuses corporations : les ferrailleurs et même les fabricants d'aiguillettes (liens rattachant les costumes) comme les jarretières car "ses bas tiennent", selon un jeu de mots que nos pères affectionnaient beaucoup.

La chapelle fut bientôt désignée sous le seul vocable de saint Sébastien

Une confrérie placée sous le patronage du saint martyr de Rome existait depuis longtemps à Amiens mais l'époque de sa fondation reste encore inconnue. Elle avait son siège à la chapelle saint Jacques, au cimetière saint Denis.

Elle était tombée peu à peu en décadence quand, en 1462, à l'occasion d'une nouvelle

peste à Amiens, un voeu général aurait établi une confrérie et deux processions annuelles en l'honneur de saint Sébastien. En fait c'est l'évêque de l'époque, Ferry de Beauvoir, qui lui donna de nouveaux statuts et institua les deux processions : l'une le dimanche précédent le 20 janvier et l'autre le premier mardi d'août, qui serait le jour anniversaire du voeu.

Ces processions se faisaient en portant une relique de saint Sébastien à travers les rues de la ville, suivant un itinéraire précis. Elles comprenaient les chapitres de Notre Dame et des collégiales, le clergé des paroisses, les religieux mendiants et toutes les autorités civiles de la ville, tous tenant un cierge à la main. Les confrères "marchaient deux par deux, l'épée au côté, précédés des deux sergents de la compagnie, des deux tambours battant la charge cadencée par les accents du fifre, ayant en tête le capitaine, le lieutenant et l'enseigne étendard déployé.

Au XIVe - XVe siècles, cet étendard n'était autre que celui de la ville (c'est à dire une bannière de taffetas pers et azur, armoriée de ses armes : mais vers le milieu du XVIIIe siècle cet étendard fut remplacé par une bannière faite de taffetas de soie bleue, semé de fleurs de lis d'or. Elle était coupée à angles droits d'une croix blanche cantonnée au premier et au quatrième quartier de deux flèches dorées en sautoir, au deuxième et troisième d'un arc bandé et armé, de même métal. Sur la croix qui le traverse se voit la date de 1733 [rénovation des statuts], un soleil d'or et au dessous les armes de France surmontées de la couronne royale et entourées du collier de l'ordre du Saint Esprit".)

Cet étendard fut déposé au Musée de d'Amiens, la Compagnie ayant été supprimée à la Révolution.

L'autel du pilier vert de la cathédrale d'Amiens devint le siège de tous les exercices religieux de la Confrérie. La relique était exposée devant l'autel où une grande messe était chantée au retour de la procession.

Tout ce qui restait des flambeaux après la cérémonie était transformé en une longue bougie filée qui devait brûler devant le crucifix du

jubé pendant des mois. Cet usage était courant au Moyen-Age, lors des épidémies.

Les confrères de saint Sébastien prenaient grand soin de leur autel. Ils reçurent d'ailleurs au moins deux aides financières pour son entretien et son ornementation : l'une du Corps de ville en 1475 et une autre, un siècle plus tard, en 1575, de l'échevinage.

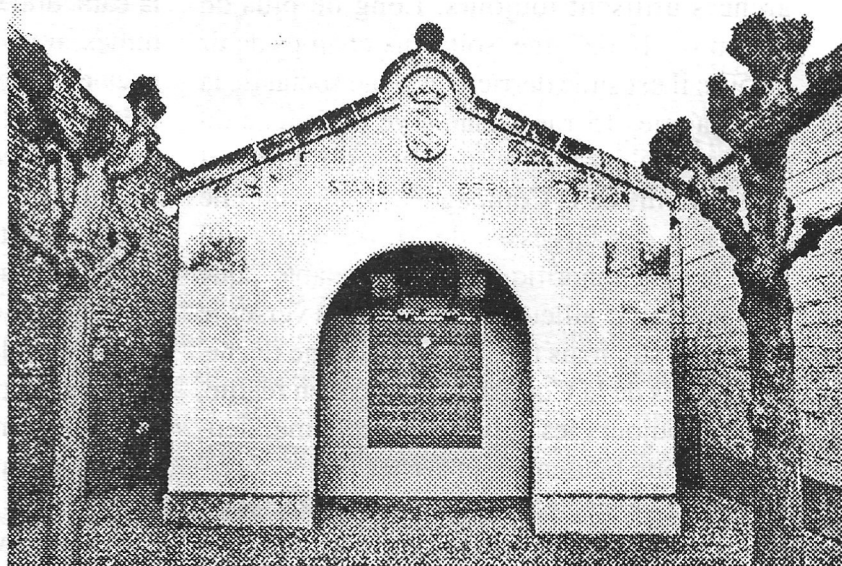
La confrérie de saint Sébastien était d'ailleurs avec celle du Puy Notre Dame une des plus célèbres et des mieux composées de la ville. Une étude de Robert Guerlin sur les confréries au cours du XVIIe siècle relève des noms appartenant aux principales familles d'Amiens, des deux sexes d'ailleurs, comme les Pingré, Louvencourt, Cornet, Creton, Morgan, du Bos, d'Aguesseau etc. qui se faisaient un honneur d'être inscrits sur les registres de la confrérie. On y remarquait en particulier le grand érudit de l'époque, Charles du Fresne du Cange, une de nos éminentes célébrités d'Amiens, certes bien représenté dans la ville par une impressionnante statue en pied du jardin saint Denis et deux rues amiénoises. C'est lui qui, par ses oeuvres, a favorisé la participation importante du parler picard dans la langue française.

Récemment j'ai appris que le comte de Berny, le grand bienfaiteur de la ville d'Amiens, était Connétable de la Confrérie actuelle, sans probablement avoir tiré une seule flèche de sa vie !

Très soutenue également par le clergé la confrérie eut les faveurs du Souverain Pontife, Innocent VIII, qui lui octroya, dès 1473, des indulgences particulières.

Par contre la Révolution, par le décret du 13 juin 1790 supprima "tous les corps particuliers de milice bourgeoise d'arquebusiers ou autres" pour les incorporer dans la garde nationale sous le même drapeau et les mêmes chefs, "les drapeaux des anciens corps et compagnies devant être déposés à la voûte de l'église principale pour y demeurer consacrés à l'union, à la concorde et à la paix".

Ainsi, le 27 août 1790, les compagnies de la ville d'Amiens vinrent suspendre leurs drapeaux solennellement à la cathédrale.



Mais dès 1803 la Compagnie du jeu de l'Arc d'Amiens se réorganisa, se considérant comme les continuateurs de l'antique corporation des Archers en reprenant les anciens statuts et règlements observés par toutes les compagnies de France, sous la direction de l'Abbé de saint Médard de Soissons. Ainsi Les Archers d'Amiens exerçaient leur art dans le fossé qui longeait l'ancien boulevard saint Jacques (actuel boulevard Faidherbe).

Lors de la fête de saint Sébastien, qui avait toujours lieu le dimanche le plus proche du 20 janvier, la compagnie assistait à la messe de la cathédrale. Elle s'y rendait précédée de son tambour qui battait aux champs pendant l'élévation. L'un des chevaliers portait une bannière sur laquelle se détachait l'image brodée de saint Sébastien sur fond de velours rouge. Le revers de la bannière reproduisait l'image du vieil étendard. Elle avait été bénie par l'abbé Daveluy, archiprêtre de la Cathédrale. La bannière actuelle est un peu modifiée, les armes d'Amiens, supportées par les licornes d'argent ayant remplacé l'écusson royal.

Elle a été offerte à la Compagnie en 1903, à l'occasion du centième anniversaire de sa réorganisation par M. Soyez, alors capitaine de la Compagnie. Sans doute s'agit-il de l'auteur du petit livret sur l'autel de saint Sébastien ou un proche parent. Il offrit également le "jardin d'arc", nom consacré du terrain de tir que les archers utilisent toujours. Long de plus de 100 m sur 10 de large, soit deux champs de tir de 50m il est situé derrière le siège social de la Compagnie, 15 rue Delannoye à Amiens où sont rassemblés tous les nombreux trophées et les souvenirs de la Compagnie. Notons qu'elle bénéficia des largesses de M. de Berny qui avait le rang honorifique de "Connétable", que l'on pouvait d'ailleurs posséder sans verser le sang bien sûr mais même sans tirer une flèche. Les grades de la Compagnie étaient en réalité, et sont toujours les suivants : Capitaine, lieutenant, sous-lieutenant, et archer.

Au XIXe siècle, il existait une autre association d'Archers, "les Francs Archers", qui célébrait le même jour sa fête patronale à l'église saint Jacques .

Plusieurs sociétés d'archers et d'arbalétriers, moins importantes, virent le jour également à la fin de ce siècle

Quelques reliques de saint Sébastien sont conservées dans la cathédrale dont l'une se trouvait avec des reliques d'autres saints dans une petite châsse de la chapelle de saint Firmin martyr

Un fragment d'os était également enchassé dans un petit médaillon, sur la couverture d'un livre d'épîtres et d'évangiles qui provenait de l'église de saint Firmin en Castillon et qui servait aux fêtes solennelles. Au dessus du médaillon était gravé un buste de saint Sébastien sur une plaque d'argent.

Selon l'abbé Corblet d'autres reliques du saint se trouveraient au Carmel, à la Visitation, à la Sainte Famille d'Amiens et également en Picardie, à Saint Riquier, Corbie, Bourdon, Mailly etc.

Actuellement, en ce début du XXIe siècle, plusieurs compagnies sont encore très vivantes à Amiens et dans la région. Il existe des compagnies à Doullens, Montdidier, Roye, Villers Bretonneux, etc. qui se "rencontrent" plusieurs fois dans l'année selon un protocole ancestral, imprégné des mœurs moyenâgeuses, tout à fait intéressant à connaître.

La fête annuelle a été longtemps célébrée à la cathédrale suivant le même protocole (costumes, musique etc.), mais au cours des années et surtout depuis la loi de séparation de l'Etat et de l'Eglise, l'autel de saint Sébastien a été désaffecté. Le capitaine actuel, Monsieur Warluzelle, pense que la messe le jour de la fête du saint a toujours été célébrée depuis la dernière guerre, mais à l'église saint Honoré. La Compagnie compte près d'une centaine de licenciés et d'une quarantaine de jeunes. Son avenir est donc bien assuré. Mais il y a intérêt à mieux connaître ce sport, bien typique de notre région où il a pris naissance.

Mais revenons à notre autel de saint Sébastien qui, lors de nouvelles épidémies de peste qui ravageaient la ville d'Amiens, de

1632 à 1636, à l'occasion de la guerre contre les Espagnols, a été l'objet d'une grande ferveur. Il a donc paru opportun de donner un nouvel éclat au culte de saint Sébastien et d'accentuer sa protection en y associant deux autres saints invoqués tout spécialement lors des calamités car eux-même avaient subi la peste : Saint Louis qui, est-il besoin de le rappeler, succomba lui même de la peste le 25 août 1270, devant Tunis, après avoir soigné son armée ravagée par ce fléau.

L'autre saint protecteur était bien sûr saint Roch dont l'histoire est fabuleuse : Né à Montpellier à la fin du XIIIe siècle, il abandonna tous ses biens pour se rendre aux tombeaux des apôtres à Rome, mendiant son pain sur sa route. Il traversa ainsi plusieurs villes ravagées par la peste. Il se mit au service des malades et en guérit beaucoup par le signe de croix. Mais à Plaisance il fut atteint lui-même par le mal qui lui provoqua une plaie à la cuisse très douloureuses. Pour ne pas être importun il se réfugia dans une cabane d'un bois voisin pour y attendre la mort. Mais Dieu le guérit par une source voisine, en même temps qu'il lui assura sa subsistance par un chien. En effet, un riche seigneur de Plaisance s'était réfugié dans son château voisin pour y fuir la contagion. Or un jour l'un de ses chiens de chasse saisit un pain qu'il emporta en courant très vite. Comme ce comportement étrange s'était renouvelé plusieurs fois, on le suivit et l'on découvrit ainsi le refuge de saint Roch. Le seigneur voulut le connaître. Leur rencontre lui fut si salutaire qu'il abandonna ses richesses et vécut chrétiennement

Saint Roch guéri reprit ses voyages, ses services charitables et ses miracles et vint mourir dans sa patrie en 1327. Il fut rapidement reconnu comme intercesseur contre les contagions, comme en témoigne l'honneur qu'on lui rendit au Concile de Constance en 1414, pour écarter la peste. Son culte s'est répandu très vite, en particulier dans le sud de la France, effaçant parfois la réputation d'autres saints comme saint Sébastien ou saint Adrien qui étaient invoqués dans les épidémies.

Ainsi c'est au XVIIe siècle que l'autel de saint Sébastien fut placé sous le triple vocable de saint Sébastien, saint Louis et saint Roch. En effet, en 1634 et 1635, deux Maîtres du Puy Notre Dame, Jean Hémart et François Mouret s'associèrent pour reconstruire à leurs frais l'autel de saint Sébastien. Ils demandèrent à Blasset, qui avait réalisé la chapelle du Puy Notre Dame en 1627, d'en faire le pendant sur le pilier gauche de l'entrée du Choeur. On retrouve donc la même disposition avec la différence qu'une grande partie du bois est remplacée par la pierre.

L'autel est adossé au pilier et protégé par une balustrade de cuivre et de marbre noir, ceinturant une petite enceinte rectangulaire, élevée au dessus du niveau du sol. On y accède par trois marches dont deux en demi-centre. Le dallage est formé de carreaux alternativement en pierres blanches et en marbre de Rance.

Le retable est ornée de six colonnes aux fûts de marbre avec bases et chapiteaux dorés, soutenant un couronnement de formes contournées identique à celui de l'autel du Puy Notre Dame. Il est centré par un très grand tableau, entouré au dessus par la statue imposante de saint Sébastien et latéralement par quatre grandes statues dont celles des deux autres saints protecteurs : Saint Louis et saint Roch. Cet autel a donc bien la même disposition que celui du Puy.

Le tableau primitif représentait une descente de Croix avec Jésus sur les bras de sa mère et les priants habituels agenouillés selon la même disposition que celle de la plupart des tableaux des Puy Notre Dame : Dans ce groupe principal figurait le roi Louis XIII et son épouse Anne d'Autriche, l'évêque d'Amiens de l'époque, Monseigneur François Le Febvre de Caumartin et, bien sûr, les donateurs Hémart et Mouret, entourés des principaux membres de leurs familles, figurés plus modestement.

On pouvait lire dans un cartouche le refrain palodiale collectif des deux Maîtres :

“EN JÉSUS ET MARIE NOTRE AMOUR EST UNI”

Chacun des donateurs avait près de lui son refrain particulier qui, selon l'usage des Puys Notre Dame, renfermait des jeux de mots relatifs à leur nom.

Le refrain de François Mouret était ainsi libellé : " FORT EST LA MORT ; L'AMOUR EST SA VICTOIRE."

Celui de Jean Hémart : " JÉSUS MOURANT, DES MARTYRS EST LA GLOIRE."

L'auteur de ce tableau est incertain : Pagés ne le mentionne pas. Rivoire l'attribue à Warin, un peintre d'Amiens, notion reprise par la plupart de ceux qui ont décrit l'autel ultérieurement.

En fait après l'étude de l'acte passé devant notaire, le 10 avril 1635, découvert par Monsieur A. Dubois, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, Blasset s'engageait à payer "au peintre Vignon ... le tableau du retable."

Il s'agirait donc de Claude Vignon, peintre bien connu du XVII^e siècle, très fécond

Mais peu importe car il disparut, très détérioré par l'humidité.

Il fut remplacé au début du XIX^e siècle par une toile de trois mètres de haut sur un mètre 78 de large, assez médiocre, représentant le Christ en croix entre la Vierge et Saint Jean. Cette toile proviendrait de l'église du couvent des Dames de Moreaucourt dont l'origine est la fondation en 1165 d'un prieuré de religieuses de l'Ordre de Fontevrault, près de Flixecourt. C'est au XVII^e siècle, lors de l'invasion espagnole qui dévastait la Picardie qu'en 1636 les religieuses se réfugièrent à Amiens, rue des Rabuissons, à l'emplacement actuel du Musée.

Cette peinture non signée est une œuvre de l'école française, en apparence du XVIII^e siècle. Elle représente le Christ crucifié entre la Vierge et St Jean.

Au sommet du retable se dresse la magnifique statue de saint Sébastien, une des plus remarquables de Blasset selon Georges Durand. Haute de 2m25, elle est placée sur un socle coupant en son milieu le fronton qui couronne le retable. Saint Sébastien, le corps presque

nu, les mains liées dans le dos attachées à un tronc d'arbre, est ceint d'un linge autour des reins et percé de quatre flèches : L'une au-dessus du sein droit, deux sur le côté gauche, au milieu et en bas et la quatrième en haut de la cuisse droite.

Sa tête est légèrement penchée vers la gauche. Sa chevelure est abondante et un peu bouclée. Sa face imberbe est celle d'un homme jeune et ses traits expriment un sentiment de souffrance calme et résignée. Le modelé de cette belle figure témoigne de la grande science anatomique de Blasset.

A ses pieds sont déposés à droite sa cuirasse, figurée telle que les artistes de la Renaissance la représentaient et à gauche, un casque empanaché, figurant un mufler de lion sur sa face antérieure.

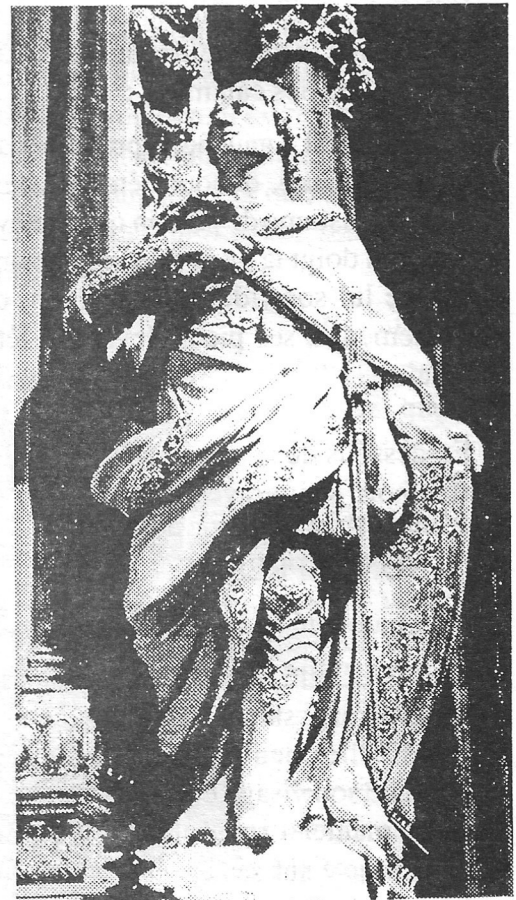
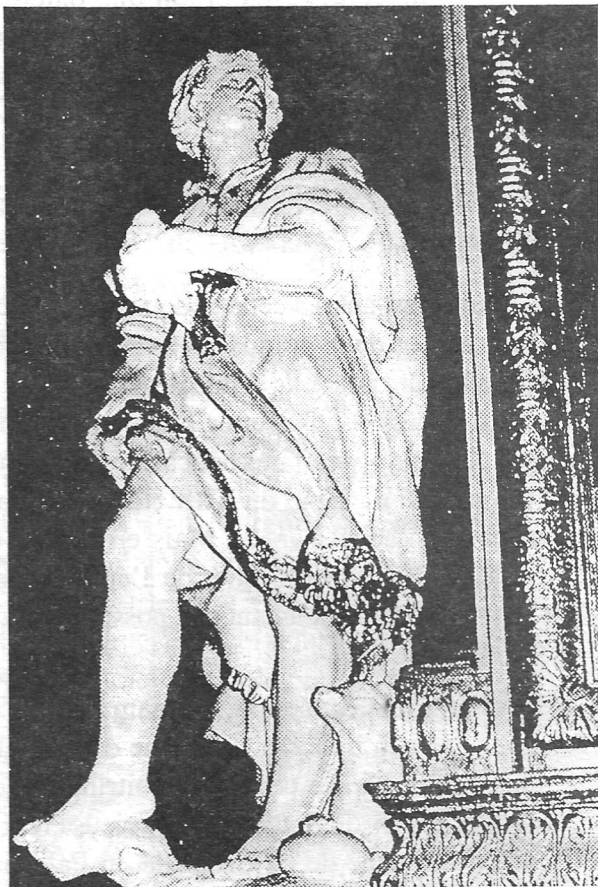
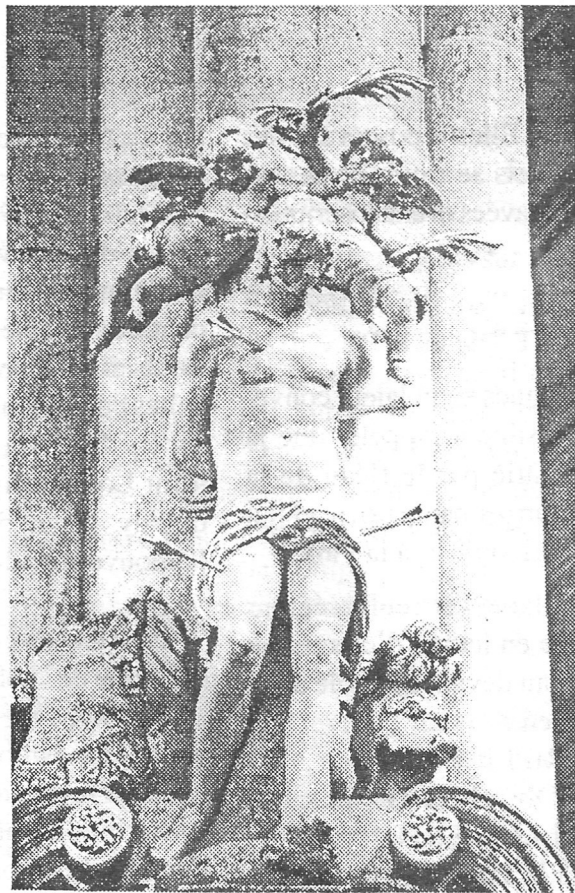
Cette représentation de ce saint martyr est typiquement moyenâgeuse car dans la primitive église il était représenté sous les traits d'un vieillard, revêtu d'habits guerriers et tenant dans ses mains la couronne d'immortalité. Par ailleurs, elle est loin de la description qu'en fait la Légende Dorée qui nous dit qu'" on décocha sur luy une gresle de flèches si menues que son corps sacré ressemblait plus à un hérisson qu'à un homme."

Au-dessus de la tête de saint Sébastien, contre le pilier, deux petits anges nus, lui apportent les palmes et la couronne du martyr. En fait, selon le contrat de 1635, le saint devait être accompagné de deux archers qui auraient représenté la vieille compagnie amiénoise.

Sous les enroulements, de chaque côté du socle de la statue, se trouvent deux cartouches de forme ovale sur lesquels sont peints deux S entrelacés en caractère gothique qui ont sans doute été tracés lors de la restauration de la chapelle en 1832.

Ces écussons portaient peut-être des armoiries à l'origine ?

Aux angles de la corniche, à la place des archers, on plaça deux statues symboliques, assises, se regardant, hautes de 1,85 m : La Justice, à gauche de l'autel, portant la balance et à droite la Paix, tenant une corne d'abon-



dance remplie de fruits. Elles reposent sur des socles au devant desquels se trouvent des tablettes de marbre noir gravées d'une inscription

“ JUSTICIA ET PAX ” sous la Justice ,
“ OSCVLATA SVNT ” sous la Paix.

Ces figures symboliques semblaient convenir à un monument destiné à rappeler que la Justice divine, qui châtie par le fléau de la contagion, se laisse désarmer par la prière et fait bientôt place à la Miséricorde et à la Paix.

Cette pensée consolante est renforcée par une inscription gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre vert au devant du socle de la statue de saint Sébastien :

“ TRIPLICEM
MEDICVM DAT
GALLIA PESTI “

ce qui veut dire que “ la France a trois médecins contre la peste. “

En dessous de saint Sébastien se trouvent en effet, de chaque côté du retable, les deux autres saints protecteurs associés à saint Sébastien lors des calamités :

Saint ROCH à gauche, représenté dans son attitude ordinaire, debout, tête nue, les yeux au ciel, en costume de pèlerin qu'il relève pour montrer du doigt la plaie de sa jambe droite. Il a près de lui son fidèle compagnon, couché modestement à ses pieds, levant la tête vers son maître.

En dessous de la statue, sur une tablette de marbre noir, sont gravés les mots

“ PAVPERTAS
NON DEPRESSIT. “

(“La pauvreté ne l'a pas abaissé”)

SAINT LOUIS, situé de l'autre côté, était représenté par une statue considérée comme une des plus belles oeuvres de Blasset par l'expression de son visage et par son ample et majestueux manteau royal, fourré d'hermine et noblement jeté sur ses épaules. On reprochait seulement au sculpteur l'anachronisme du collier de saint Michel dont l'Ordre fut institué

par Louis XI, deux siècles après la mort du saint roi.

Mais en 1793, lors d'une réunion tumultueuse de la Révolution, un orateur du club jacobin monté dans la chaire, harangua la foule contre la royauté. Il se fit apporter la tête de saint Louis et après avoir proféré de nombreuses insultes contre le monarque et sa race il la lança sur les dalles où elle se brisa. Ainsi la statue de saint Louis, comme celle d'Esther de l'autel du Puy, furent détruites et remplacées, lors de la réouverture des églises..

En décembre 1831, devant la menace d'une épidémie de choléra qui sévissait déjà en Russie et en Allemagne, le Chapitre de la Cathédrale, sur la proposition de l'abbé Affre, vicaire général, le futur archevêque de Paris, ouvrit une souscription pour réparer les deux autels de l'entrée du Choeur.. Mais la souscription ne couvrit que les frais de réparation de l'autel de saint Sébastien.

C'est de cette restauration que datent les mauvais poncifs bleus et or ainsi que les portes en fonte décorée d'une croix radiée dans un cercle entourée “ d'ornements de mauvais goût ”, selon G. Durand, qui ont remplacé les portes de bronze enlevées pendant la Révolution.

Mais c'est aussi à cette époque que les frères Duthoit, nos deux grands sculpteurs amiénois, ont refait une nouvelle statue de Saint Louis qui permet de moins regretter l'ancienne. Certes on a pu critiquer certains anachronisme comme l'armure qui n'est pas du XIIIe siècle et certains ornements Renaissance.. Mais en fait ils ont voulu lui donner le cachet de l'époque de la chapelle et rappeler autant que possible l'œuvre de Blasset.

Saint Louis est debout, la main gauche appuyée sur son bouclier en forme d'écu ; et la main droite presse contre sa poitrine la couronne d'épines du Sauveur, la glorieuse relique qu'il a ramenée de sa Croisade en Palestine. Sa tête, sans coiffure, est fort belle, rappelant l'image habituelle du saint roi, le regard dirigé

vers le ciel. Un ample manteau, drapé sur les épaules, tombe jusqu'à terre en laissant dégagé la jambe et le bras gauche. Les frères Duthoit ont parfaitement assimilé le style de Blasset. On trouve cependant quelques motifs du style gothique dit troubadour de la première moitié du XIXe siècle au niveau de la ceinture, du fourreau de l'épée et de la bordure de l'écu.

L'inscription, NOBILITAS et EXTVLIT, placée au dessous de la statue, convient bien au pieux monarque : " Sa noblesse l'a élevé très haut ").

Au milieu de la devanture du coffre de l'autel, d'ailleurs fort simple, se détache un carré de marbre noir de 50 cm qui porte, gravées en lettres d'or, les lignes ainsi disposées :

“ A L'HONNEUR DE DIEU ET DE
LA GLORIEVSE VIERGE MARIE
JEAN HEMART FRANCOIS MOV
ET MARIE DE RET ET HON
HOLLANDES NORE DE VILLERS
SA FEMME SA FEMME
ONT DONNÉ CESTE TABLE D'AVTEL
ET CLOSTVRE ES ANNÉES 1634 ET 1635
JESUS MOURANT FORT EST LA MORT
DES MARTIRS L'AMOUR EST
EST LA GLOIRE SA VICTOIRE
EN JESUS ET MARIE NOTRE AMOUR EST UNI

Notons que j'ai pu rencontrer un descendant de Marie " de Hollande ", épouse de l'un

des donateurs. Il s'agit d'un Amiénois de longue date qui habite rue de Hollande à Boutillerie, près du Calvaire.

On voyait jadis sur l'autel les armes des donateurs. Notons cependant que les armes des Mouret sont encore évoquées dans la cathédrale sous la forme d'un bouquet de giroflées ou murets porté par la Vierge. Il s'agit de Notre Dame de la Paix, qui se trouve dans la chapelle septentrionale du même nom, exécutée par Blasset, vingt ans plus tard, en 1654, pour le compte d'Antoine Mouret, sans doute fils de François, maître de la confrérie du Puy à cette date.

Devant l'autel, selon son désir testamentaire, son fondateur, l'évêque Jean de Cherchemont fut inhumé malgré les contestations du Chapitre. En 1375 un accord avec l'évêque successeur, Jean de la Grange, permit l'établissement d'une tombe sous certaines conditions, en particulier esthétiques. C'était une grande dalle saillante sur laquelle était gravée la figure du prélat, revêtu de ses ornements pontificaux, ses armes, etc. Mais cette tombe fut détruite à la Révolution. Il est regrettable qu'aucune inscription sur une pierre n'indique l'endroit de son inhumation lui qui, outre cet autel, avait fait un legs important de somptueux ornements sacerdotaux.

Depuis la Révolution, il semble que cet autel ait toujours été l'objet d'une grande vénération et particulièrement lors des grands fléaux du XIXe siècle. Nous avons vu que pendant l'épidémie de choléra de 1832 il fut rénové et que les trois saints protecteurs ont toujours été



Noms des deux donateurs, avec leurs refrains palinodiaux.

très honorés. Ce fut le cas en particulier pour la nouvelle épidémie qui se manifesta en décembre 1865 mais ne sévit vraiment et cruellement qu'au cours des mois de juillet et août 1866 où 1413 morts furent enregistrés et 411 décès cholériques pendant la première semaine de juillet.

C'est d'ailleurs le premier juillet 1866 que l'impératrice Eugénie arriva à l'improviste à Amiens. La veille, " 71 décès avaient été inscrits sur la plus triste page de l'état-civil".

Elle visita d'abord l'Hôtel Dieu, adressant des paroles consolantes aux moribonds et des encouragements aux Soeurs et aux infirmiers. Elle se rendit ensuite dans les maisons de charité des paroisses.

L'évêque, Monseigneur Boudinnet prescrivit, dès l'invasion du fléau, des prières et des manifestations publiques qui avaient lieu généralement autour de cet autel pour implorer la miséricorde divine par l'intercession des saints protecteurs. Les principales reliques de la Cathédrale furent d'ailleurs exposées autour de l'autel durant toute l'épidémie. Une Messe était célébrée chaque matin et un Salut chanté chaque soir à l'autel. Les fidèles venaient en grand nombre s'agenouiller autour de l'autel. Beaucoup pleuraient un être cher et priaient pour leur proches atteints ou menacés par la contagion.

Deux processions furent même prescrites par l'évêque au cours du mois de juillet : La première eu lieu le premier dimanche de juillet à travers les quartiers les plus éprouvés de la ville, en portant les principales reliques des églises d'Amiens. Le prélat présidait la cérémonie, tenant le plat d'argent contenant le Chef de saint Jean Baptiste. Il était accompagné par une grande foule, précédée par M. Cornuau préfet de la Somme et son épouse qui l'un et l'autre firent preuve d'un grand dévouement en visitant les cholériques sans crainte de la contagion.

Une seconde procession eut lieu le dernier dimanche de juillet, à l'intérieur de la cathédrale, au cours de laquelle l'évêque prononça un acte de Consécration de la ville et du diocèse

d'Amiens au Sacré Coeur de Jésus. C'est à la suite de ce voeu qu'une des chapelles absidiales Sud de la cathédrale fut dédiée au Sacré Coeur et reçut une ornementation nouvelle de style moyenâgeux.

Après ce terrible fléau il semble que peu à peu cet autel ait perdu ses fonctions séculaires. Longtemps encore la fête de saint Sébastien a eu lieu chaque année au mois de janvier avec la Messe à l'autel, le dimanche le plus proche du 20. Mais celle du 16 août, fondée au XVIIe siècle par Jean Hémart, messe durant laquelle le bedeau de la confrérie du Puy devait déposer sur la tête de la statue du saint une couronne de verdure, a totalement disparu, probablement au début du XXe siècle, après la loi de séparation de l'Etat et de l'Eglise. La Messe de janvier s'est-elle, maintenue plus longtemps ? C'est probable si l'on sait que celle-ci a été régulièrement pratiquée depuis la deuxième guerre mondiale. Cependant elle n'a plus eu lieu à l'autel de saint Sébastien mais dans une église proche du siège de la compagnie des archers. Ce sont les églises de saint Honoré ou de sainte Jeanne d'Arc.

Récemment, comme cela a été dit précédemment, j'ai pu visiter le siège de la Compagnie, rue Delahaye à Amiens, dans le quartier saint Roch, du nom d'un de ses protecteurs. On y voit de nombreuses coupes, fruits de leurs "Rencontres" avec les autres confréries. Le stand de tir a toujours une longueur de plus de 100m. On y accède par une porte en pierre sculptée sur laquelle est mentionnée le nom de "de Berny" dont nous avons noté le rôle précédemment. On peut y voir également le drapeau et la bannière de procession qui servent une fois l'an, le jour de la fête de saint Sébastien.

Notons que cet autel, comme celui du Puy, a été jugé sévèrement, particulièrement au XIXe siècle, siècle où, sous l'impulsion de grands personnages comme Victor Hugo, Viollet le Duc etc. l'art du Moyen Age avait repris toute

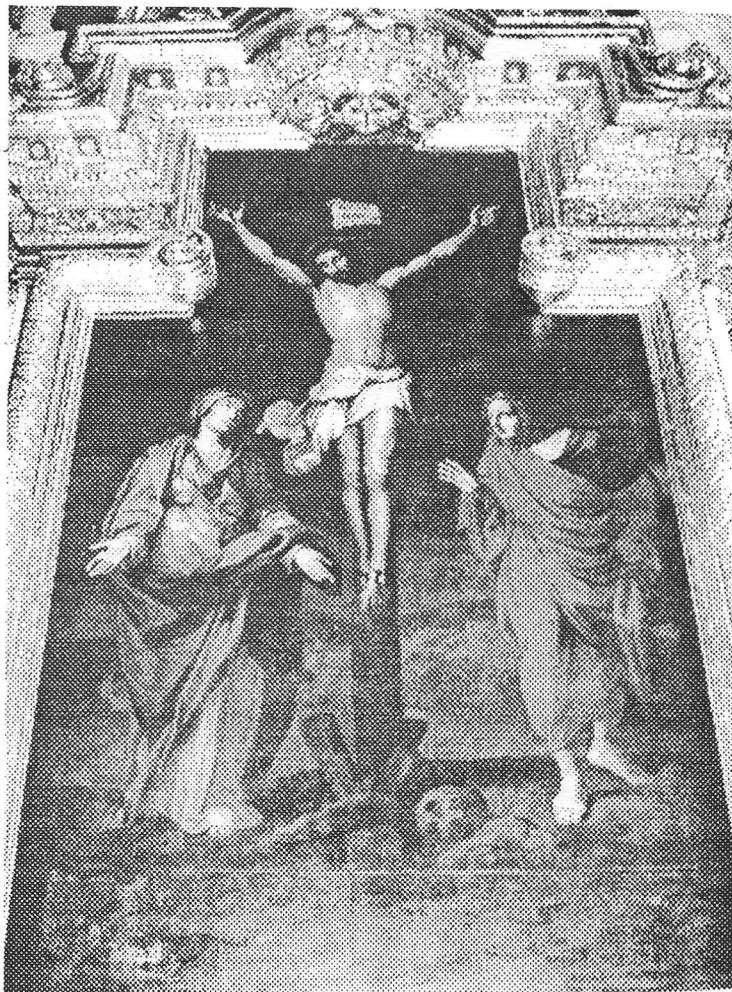
sa valeur. On reprochait à ces autels d'être déplacés dans un édifice du XIIIe siècle et d'interrompre par leur masse les grandes lignes des piliers. On critiquait également les retables un peu tourmentés, parlant de la "pompe prétentieuse du XVIIe siècle". Mais il faut bien se garder de tomber dans le vandalisme de l'unité de style. C'est ce que souligne l'éminent archéologue, l'abbé Corblet, au XIe siècle: en disant que "comme les goûts sont changeants, surtout en France, on détruirait successivement toutes les oeuvres du passé ...jusqu'à ce qu'on inflige au XIXe siècle la peine du talion que nous n'aurions hélas! que trop bien méritée."

Disons pour conclure que l'on peut regretter surtout que cet autel soit, selon un triste mot, "désaffecté" et qu'aucun office religieux n'y soit plus célébré.

C'est pourtant avec joie qu'un petit groupe d'Amis de la cathédrale ont pu revoir tout récemment à Reims, au cours de la grande exposition sur les cathédrales de France, la peinture de l'autel totalement restaurée avant son retour à la cathédrale. Ce fut l'occasion d'une petite anecdote qui eut lieu au cours de la visite. La guide, ayant eu connaissance que, parmi ses visiteurs, se trouvaient des Amis de la cathédrale d'Amiens, s'arrêta devant le tableau qu'elle ne connaissait pas car ce seul témoin d'Amiens dans l'exposition n'était pas une des pièces maitresses et n'avait pas fait l'objet de grandes recherches auprès des guides. Très confuse de ne pas pouvoir nous en parler elle espérait peut-être aussi en savoir davantage par notre intervention. Mais cette toile, d'un peintre méconnu et très décriée, n'avait guère fait l'objet de notre attention, d'autant qu'elle était très abimée depuis longtemps. Nous avons pu évoquer cependant quelques propos sur les deux autels de Blasset. Mais

quel dommage que nous n'en ayions pas su davantage !

Pour ma part, quelle que soit la valeur artistique de ce tableau, il représente une des plus belles scènes de l'Évangile.



C'est sur la Croix en effet que le Christ, juste avant de mourir, nous a légué, un peu comme un testament, deux des plus belles recommandations de son Message. Nous connaissons tous la belle scène des deux larrons, symbole de l'infinie Miséricorde de Dieu.

L'image de ce tableau est bien un témoignage de son Amour pour tous les hommes.

